



Les choses
comme je les vois
Roopa Farooki



Les choses comme je les vois

Roopa Farooki

Traduit de l'anglais par Jérémy Oriol

Yasmine ne voit pas le monde de la même manière que ses frère et sœur, Asif et Lila. Depuis toute petite, elle est « spéciale ». Yasmine est atteinte du syndrome d'Asperger.

Alors qu'ils sont devenus adultes, Asif développe un sentiment protecteur. Coincé dans son rôle de gentil garçon, il s'occupe de Yasmine depuis que leurs parents sont morts.

Pour Lila, la jalousie a pris la forme de la colère. Comme un enfant qui ne s'est jamais remise d'avoir hurlé à sa mère « Je te hais et je voudrais que tu meures », elle traîne une culpabilité sans bornes.

Chronique douce-amère sur la différence, *Les choses comme je les vois* est aussi une belle évocation de la fratrie, ce jeu de responsabilités et de dévouement, de culpabilités et de rancœurs. Mais aussi d'amour et d'espoir en l'avenir.

Roopa Farooki est née en 1971 à Lahore, d'un père pakistanais et d'une mère bengali. Elle déménage au Royaume-Uni à l'âge de sept mois, et grandit dans le centre de Londres. Elle partage sa vie entre le sud de l'Angleterre et le sud-ouest de la France.

Après *Le choix de Goldie* et *La petite boutique des rêves*, *Les choses comme je les vois* est son troisième roman et a été nommé pour le Prix Orange (2010) et l'Impac Dublin International Literature Award (2011).

Les choses comme je les vois

du même auteur
chez le même éditeur

Le choix de Goldie (2011)

La petite boutique des rêves (2012)

Ouvrage traduit avec l'aide du
Conseil Général des Landes



Roopa Farooki

Les choses comme je les vois

traduit de l'anglais par Jérémy Oriol

roman

GAÏA ÉDITIONS

Roopa Farooki est ambassadrice de Relate's Family Counselling Service, une organisation caritative enregistrée auprès du gouvernement britannique et qui propose des consultations, un suivi et des ateliers à des enfants, des parents et des familles ayant besoin de soutien.

www.relate.org.uk

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
The way things look to me

Illustration de couverture :
© plainpicture/Thomas Callsen

© Roopa Farooki, 2009
Publié pour la première fois par Pan Books,
un département de Macmillan Publishers Limited.
© Gaïa Éditions, 2013, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-339-4

*À mes sœurs, Preeti et Kiron :
pour toutes nos différences et tout ce qui nous rapproche.*

Et à la mémoire de Firdousi Khan, notre Nanu.

Il y avait des portes tout autour de la salle : ces portes étaient toutes fermées, et, après avoir vainement tenté d'ouvrir celles du côté droit puis celles du côté gauche, Alice se promena tristement au beau milieu de cette salle, se demandant comment elle en sortirait.

Alice au pays des merveilles, Lewis Carroll
(traduction Henri Bué)

Je travaille à me rendre voyant [...] Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens [...] C'est faux de dire : Je pense [...] Je est un autre.

Arthur Rimbaud

Comme s'il n'était pas là

Asif Declan Kalil Murphy éprouve une grande amertume à cause de son nom et, par extension, à cause de ses parents – même si son ressentiment à leur égard a bien d'autres causes, et notamment leur départ prématuré. Le problème de ce nom, à ses yeux, c'est d'être trop prometteur, de faire miroiter un être plus grand que nature, fascinant et exotique, dont le charme fantasque d'Irlandais se mêlerait à un romantisme mystique venu d'Orient. Incapable de se hisser à de telles hauteurs, Asif ressemble plutôt à un papillon de nuit battant des ailes soudain mis en lumière par l'éclat de son nom et préfère fuir les présentations ou se retrancher derrière ses initiales. Il lui est beaucoup plus aisé d'être A. Murphy, un Murphy comme tous les autres, perdu dans la foule des immigrés d'origine irlandaise qui peuplent le nord de Londres. Ou, mieux encore, A. M., comme dans *I am what I am*, je suis ce que je suis, songe-t-il, tandis que son métro atteint les profondeurs décevantes de Finchley Central, qui baigne dans une forte odeur d'ammoniac et dont la pluie a rendu les quais glissants. Je suis ce que je suis, se répète-t-il. Pas spécialement doué ni handicapé, ni créatif, juste quelconque, terne comme une eau de vaisselle, personne d'autre que mon insignifiante petite personne. À un moment, il va vraiment falloir qu'il arrête d'accuser ses parents. Mais pas tout de suite. À vingt-trois ans, il est jeune et soupçonne qu'il a encore des années de rancœur devant lui. Il est comptable comme l'était sa mère, une Asiatique, qui lui a transmis sa faible constitution mais pas sa force de caractère. Quant à son père, mort en mission de maintien de la paix plusieurs années avant que le cœur congestionné de sa femme ne la rappelle elle aussi, c'était un véritable héros. Asif sait bien qu'il n'a rien en lui du courage paternel, mais il partage son sens du devoir et sa capacité à suivre des

ordres. Ironie du sort, ces traits de caractère qui ont conduit son père à la mort sont précisément ceux qui le privent aujourd'hui de sa propre vie. Même s'il n'est pas du genre à jurer, Asif reconnaît avoir éprouvé une sorte de frisson d'excitation la première fois qu'il a entendu de la bouche de Lila (qui d'autre ?) la fameuse citation de Larkin : « *They fuck you up, your mum and dad. They may not mean to but they do**. » C'était tellement puissant, tellement lumineux ! Comme si l'on avait enfin mis des paroles sur un air qui lui trottait dans la tête depuis toujours.

Il remonte de la station Finchley Central, quitte l'artère principale et suit les rues bordées d'arbres menant à la maison familiale qu'il a héritée de ses parents et qu'il partage avec la plus jeune de ses sœurs, Yasmine. Malgré la saleté de ces rues encombrées et l'allure pitoyable de ces arbres nouveaux, pas pittoresques pour deux sous, ce trajet à pied, à l'aller comme au retour, n'en demeure pas moins son moment préféré de la journée, le seul où il ne soit ni au travail, à s'inquiéter pour sa prochaine évaluation qui établira s'il a « répondu aux attentes » ou bien « échoué à répondre aux attentes », ni à la maison à appréhender pour les mêmes raisons le jugement silencieux que porteront sur lui les spécialistes envoyés par la sécurité sociale pour s'occuper de Yasmine. Pendant ces trajets, il navigue entre deux eaux et a tout loisir de se dire qu'il n'est pas pire qu'un autre, guère différent en tout cas. Pendant ces trajets, il peut s'imaginer qu'il a des superpouvoirs cachés. D'ailleurs, avec son costume élégant, sa chemise impeccablement repassée, ses belles chaussures et sa serviette en lambeaux qu'il promène partout avec fierté, comme un nez cassé, comme si elle témoignait d'une histoire particulière, il est parfaitement

* Ils te foutent en l'air, papa maman, pas exprès, certes, mais n'empêche. (Toutes les notes sont du traducteur.)

invisible, tout à fait le genre de jeune homme aux traits agréables que personne ne remarque.

Au moment où il tourne au coin de sa rue, son téléphone sonne, il s'arrête devant l'épicerie pour être bien visible depuis la maison et observe le mouvement du rideau derrière la fenêtre à l'étage. Comme tous les jours entre 18 heures et 18 h 30, Yasmine le cherche du regard. Il sait d'expérience qu'elle panique si elle ne le voit pas, c'est pourquoi il ne s'écarte jamais de son parcours habituel sans la prévenir. Il a tellement pris l'habitude de voir le rideau se soulever jour après jour qu'il en arrive parfois à se demander s'il ne se mettrait pas lui aussi à paniquer si, un jour, rien ne bougeait – comme si les symptômes de Yasmine étaient contagieux. Après toutes ces années passées à se plier en quatre pour satisfaire à ses besoins de constance et de régularité, à ses habitudes et à ses névroses, il ne serait pas étonnant qu'il en ait adopté certaines à son insu. Il cherche son téléphone dans toutes ses poches, progressivement gagné par la panique, avant de finir par le trouver. Constatant avec soulagement qu'il ne s'agit que de son autre sœur, il s'empresse de répondre, conscient que Yasmine l'attend et l'observe.

« Salut Lila, qu'est-ce que tu veux ?

– Oui, je vais bien, merci. Je t'avais dit que tu allais finir par te désocialiser à passer toutes tes journées cloîtré avec Yasmine.

– Je ne passe pas mes journées cloîtré avec Yasmine, seulement mes soirées. Mes journées, je les passe enfermés dans un bureau, rétorque Asif, vexé que Lila parvienne aussi facilement à résumer ses propres inquiétudes.

– Chez les Comptables Anonymes ? ricane sa sœur, fière de son trait d'esprit. C'est la même chose. Je t'appelais pour répondre à ton coup de fil d'hier après-midi.

– Oh, on t'a fait passer le message ? Très bien. Le type qui a décroché avait l'air de planer à quinze mille !

– Mickey ? C’est le propriétaire du magasin de disques. Et il plane *toujours* à quinze mille. Il a dû forcer sur la drogue quand il était ado. Il continue. Par contre, il a un cul à tomber par terre, je pense coucher avec lui quand je serai de nouveau célibataire. »

Inquiet de la vitesse à laquelle Lila parvient à faire déraiper la conversation, Asif préfère ignorer les mérites de ce postérieur inconnu et demande : « Alors tu passes, ce soir, vers vingt heures ? Je nous ferai livrer un curry.

– Quoi ? Très persuasif, Asif. Passer mon vendredi soir avec toi et l’autre miss Spock ? Tu rêves ! » Elle se met à ricaner mais s’arrête brutalement car son rire, d’une cruauté assumée, lui fait penser à celui qu’aurait la méchante dans un dessin animé. « De toute façon, je dois voir Wesley, ce soir, poursuit-elle.

– C’est très bien, ça. Où est-ce que vous avez rendez-vous ? demande Asif, cette fois-ci avec une politesse appuyée, sans quitter des yeux le rideau qui continue à s’agiter.

– Au Central », avoue Lila à contrecœur. Le fait que le Central ne se trouve qu’à dix minutes à pied de la maison plane comme une ombre au-dessus de leur conversation.

« Dans ce cas passe tout de même à 20 heures », insiste Asif en essayant d’avoir l’air déterminé plutôt que suppliant. Il hésite souvent entre ces deux tons, notamment au bureau lorsqu’il soumet une demande parfaitement légitime à un assistant. « Tu n’as qu’à amener Wes, si tu veux. Ou l’abandonner une demi-heure si tu as honte de nous. Yasmine doit nous parler de quelque chose de très important, elle n’a pas voulu m’en dire plus. Ça a certainement un rapport avec l’école.

– Pourquoi est-ce que tout tourne toujours autour de Yasmine ? » grommelle Lila. Certain qu’elle connaît la réponse aussi bien que lui, Asif ne prend pas la peine de répondre.

« OK, je passerai, mais pas plus d’une demi-heure. Et

commande-moi un samossa végétarien. » Asif sourit. Ils savent bien tous les deux qu'elle ne tient pas vraiment à ce samossa, mais c'est sa manière de confirmer qu'elle viendra, sa promesse, roulée dans une feuille de brick et farcie de légumes et d'aromates. Son sourire s'évanouit un peu lorsqu'il se rend compte que le rideau s'est immobilisé ; il prie pour que Yasmine ne soit pas en train de bouder dans un coin parce qu'il a passé trop de temps au téléphone.

Il est exactement 18 h 14 lorsqu'il pénètre dans la maison, Yasmine n'a donc eu que quatorze minutes à attendre devant la fenêtre ce jour-là. Il essaie de se convaincre qu'il n'a pas à s'en faire pour elle ; elle va probablement être adorable toute la soirée et se conduire à merveille lorsque Lila et Wes seront là. Très persuasif, Asif ! pense-t-il, reprenant à son compte le mot d'esprit dont Lila ne s'est pas lassée depuis leur enfance. Parmi toute la liste des prénoms orientaux à leur disposition, pourquoi ses parents sont-ils allés chercher celui-là ? Asif, *as if*, comme une comparaison laissée en suspens, un vœu pas tout à fait exaucé. Ce qui correspondait d'ailleurs à la réalité : ils attendaient une fille, et comptaient l'appeler Kalila. D'où son troisième prénom. Asif Declan Kalil Murphy. A. Murphy. A. M. Ce bon vieil Asif, invisible, transparent, insignifiant.

Une fois à l'intérieur, Asif traverse la cuisine et trouve Yasmine devant l'évier en train de faire la vaisselle, les cheveux sagement ramenés en une queue-de-cheval et vêtue d'un T-shirt gris et d'un jean large. Elle a l'air tellement normale que cela paraît complètement artificiel ; on s'attendrait presque à ce qu'un inconnu fasse son entrée et lance : « Bonsoir chérie, c'est moi. »

« Bonjour, Asif », dit-elle avec une politesse presque rigide, mais sans pour autant se retourner ni prendre acte de sa présence d'aucune autre façon. Il est à la maison, comme tous les jours, et cela lui suffit. Il faudrait du temps

à un étranger pour reconnaître qu'il y a dans cette mise en scène quelque chose qui cloche, comme dans ces jeux en dernière page des journaux, dans lesquels il s'agit de retrouver de menues différences entre deux images, un bosquet à l'arrière-plan ou une mèche de cheveux. Mais Asif connaît bien Yasmine et un seul coup d'œil lui suffit pour remarquer que les assiettes qu'elle s'évertue à briquer sont déjà propres. Elle vient probablement d'en tirer une pile du placard ou du lave-vaisselle. Il lui arrive aussi parfois de repasser des vêtements qui le sont déjà, même si, pour des raisons évidentes, Asif n'aime pas qu'elle utilise le fer en son absence. Il arrive même qu'elle lave des draps déjà propres, simplement pour le calme, le sentiment d'apaisement et d'accomplissement que lui procure la routine domestique, ces choses merveilleusement ordinaires dont leur mère s'occupait quand elle ne s'occupait pas de Yasmine.

Sans faire de commentaire, il dépose sa serviette et annonce à sa sœur : « Lila sera là pour 20 heures, comme tu voulais.

– Très bien, merci, répond mécaniquement Yasmine en posant la dernière assiette propre sur l'égouttoir.

– Elle viendra peut-être avec Wesley, ajoute-t-il. Ou peut-être qu'elle le laissera au bar et qu'elle viendra seule. » Il voit ses épaules se raidir. Ce n'est pas que Wesley lui déplaise, c'est l'incertitude de sa venue qui lui est pénible.

« Très bien, merci », finit-elle par dire, en pensant cette fois-ci à se retourner pour le regarder. Elle a les yeux noisette, clairs et plutôt jolis. Des spécialistes en ont d'ailleurs fait la remarque, ce qu'Asif trouve parfaitement déplacé. Spécialiste ou non, Asif ne la laisse jamais seule avec quelqu'un en qui il n'a pas entièrement confiance, et certainement pas avec un tordu surdiplômé qui fait des remarques sur son physique ; elle n'a jamais eu de petit ami et il craint que son inexpérience, sa jeunesse et sa vulnérabilité ne fassent d'elle une proie facile pour un homme mal intentionné. Une fois que Yasmine a soutenu son regard le temps de compter

dans sa tête « Mississippi un, Mississippi deux », comme leur mère le lui avait appris, elle sort les assiettes de l'égoût et les replonge dans l'évier pour les laver à nouveau.

Asif la regarde faire pendant un moment et hésite à lui demander comment s'est passée sa journée. Toujours chiffonné par la remarque de Lila, il se demande s'il ne devrait pas lui rappeler que la politesse veut qu'elle demande aux gens comment ils vont lorsqu'elle s'adresse à eux. Mais dans ce cas, il faudrait aussi qu'il lui rappelle d'écouter leur réponse et de répondre quelque chose à son tour... et de fil en aiguille son courage s'amenuise. Tout ce dont il a envie, c'est d'une bière et de regarder la télé un petit moment. La perspective d'une soirée pénible s'ouvre devant lui : encore une soirée où il devra s'occuper de Yasmine, où plutôt la laisser s'occuper toute seule tandis qu'il la surveillera. Il est le gardien de sa petite sœur. C'est le vendredi qui est le pire, car il sait qu'il ne pourra pas s'échapper le lendemain matin mais devra au contraire passer tout le week-end, le long et pénible week-end, à préparer des repas diététiques qui seront systématiquement rejetés au profit de plats cuisinés bien séparés dans l'assiette, et à prévoir des activités enrichissantes qui la sortiront de devant son écran au moins pendant un moment. Il se dit que c'est ce que doivent vivre les mères célibataires et se rend compte, un peu gêné, qu'il préférerait être n'importe où plutôt que là où il se trouve.

Il essaie de se consoler en pensant que Lila passera les voir ce soir, mais il sait qu'elle ne restera qu'un petit moment. Elle ne considère pas que s'occuper de Yasmine soit de son ressort ; d'ailleurs, elle n'est même pas convaincue que Yasmine ait besoin qu'on s'occupe d'elle, comme si cela faisait dix-neuf ans qu'elle s'obstinait à leur jouer une comédie ultra-élaborée. C'est donc à Asif qu'il revient de la surveiller, de la prendre en charge, de s'occuper d'elle ; il en a été ainsi toute sa vie, surtout depuis que ses parents sont morts. Pas étonnant qu'il les haïsse – qu'il leur en veuille,

se reprend-il sévèrement, je leur en veux. En vouloir à ses parents décédés est acceptable, haïr ses parents juste parce qu'ils sont morts, non. Encore une de ces subtilités que Yasmine aurait un mal fou à saisir.

Asif passe commande au traiteur et prend une bière dans le frigo ; sur la porte est fixée une photo de sa mère avec eux trois, enfants, la petite Yasmine assise sur les genoux de sa mère mais scrupuleusement penchée en avant pour ne pas toucher son frère et sa sœur. Lila et lui sont rejetés sur les côtés. Gamin, il pensait que sa mère était la plus belle femme du monde, son teint frais et éclatant lui donnait en permanence l'allure d'une mariée. À présent, en observant la photo, il se rend compte que son sourire trahit un calme affecté, forcé ; qu'elle semble jauger quelqu'un du regard, comme si elle le mettait au défi de la critiquer, elle ou ses rejetons. Il entend la voix de sa mère : « Communique avec elle, Asif ; il faut que tu communique avec elle, sinon elle n'apprendra jamais...

– Apprendre quoi ? » avait-il répondu, adolescent, agacé par cette phrase laissée en suspens. « À être normale ? » Le regard qu'elle lui avait alors adressé était si lourd de déception qu'il aurait encore préféré qu'elle le frappe, comme elle le faisait parfois avec Lila. Une gifle retenue, pour bien lui montrer où étaient les limites, motivée par la tristesse plutôt que par la colère et accompagnée de cet ordre : « Monte dans ta chambre et réfléchis à ce que tu viens de dire. » Et Lila, en sanglots, la main posée sur sa joue brûlante, de prononcer cette phrase toute faite, galvaudée, mais qui devait encore la hanter aujourd'hui : « Je te HAIS ; je voudrais que tu MEURES », avant de grimper les marches en courant.

Il se dit parfois qu'il devrait retirer la photo, mais il le vivrait comme une défaite, comme si sa mère, grattant sur sa harpe du haut de son nuage, risquait de lui faire un commentaire, du genre « Je te l'avais bien dit ». Ce serait tellement facile de ne pas communiquer avec Yasmine, de simplement

partager une maison comme des colocataires qui se seraient rencontrés sur Internet et de coexister comme les enfants à la crèche qui partagent les mêmes jouets sans pour autant jouer ensemble. Mener des existences parallèles sans jamais avoir à se rencontrer. Elle pourrait rester assise devant son ordinateur, regarder le même épisode des *Simpson* et porter les mêmes vêtements toute la semaine sans qu'il fasse la moindre remarque et lui, de son côté, pourrait aller au travail, puis au pub, rouler des pelles à de sympathiques inconnues, rentrer saoul et s'échouer sur le canapé sans se demander si elle a mangé, si elle a fait ses devoirs ou si elle est bien allée voir le docteur. « Communique avec elle, lui dit froidement sa mère. Yasmine ne s'apitoie pas sur son sort, alors pourquoi est-ce que tu devrais le faire ? »

Asif soupire ; il est incapable de désobéir, même à un souvenir.

« Merci pour la vaisselle, Yas, dit-il. Alors, c'était comment, à l'école, aujourd'hui ? »

– C'était bien », répond-elle comme un automate en posant brusquement sur l'égouttoir la dernière assiette lavée et relavée. Puis elle regarde Asif, compte « Mississippi un, Mississippi deux », sort de la cuisine et monte à l'étage.

« Il s'est passé quelque chose d'intéressant ? » insiste Asif en tournant la tête vers l'escalier.

Yasmine s'arrête et regarde ses pieds ; des tas de choses se sont passées aujourd'hui : Tilly est arrivée en cours d'histoire dix minutes en retard, avec une marque rouge sur le cou qu'elle essayait de cacher sous un foulard violet à franges et, pendant le rassemblement, il y avait une araignée dans un coin du grand hall, descendant le long d'un fil soyeux qui réfléchissait la lumière, et ils ont chanté un des cantiques qu'elle aime le moins parce qu'il y a cinq coquilles dans le livre de prières, ce qui l'a toujours gênée, une élève de première année a pleuré dans les toilettes et Yasmine s'est souvenue de lui demander ce qui n'allait pas mais elle

a oublié d'écouter la réponse et est partie en classe lorsque la sonnerie a retenti, elle a fait le tour du terrain de jeu huit fois dans le sens des aiguilles d'une montre et huit fois dans le sens inverse pendant la pause de midi, et elle est allée à la cantine où elle a pris du pain, du fromage râpé et du jus d'orange et l'après-midi, M. Hutchinson a lu un des *Contes de Canterbury* en s'efforçant de parler comme au Moyen Âge, mais elle a compté trente et une erreurs de prononciation et il y avait une bulle de salive sur sa lèvre lorsqu'il a terminé, et en cours de français ils ont attaqué la lecture de *L'Étranger* d'Albert Camus qui commence par la phrase « Aujourd'hui, maman est morte » et dont les premiers chapitres sont censés choquer parce que la mère du héros vient de mourir et que celui-ci, avec son brassard noir, se rend tout de même au cinéma avec une fille et qu'il regarde un film comique avec un comédien français célèbre, mais cela n'a pas du tout choqué Yasmine parce qu'elle avait voulu regarder les *Simpson* après l'enterrement de leur mère et que si elle ne l'avait pas fait, c'était uniquement à cause de Lila...

En se retournant vers Asif, Yasmine essaie d'évaluer si l'un de ces événements mérite le qualificatif « intéressant ». Quelques secondes se sont écoulées depuis la question et toutes ces images se fondent les unes dans les autres et dansent dans sa tête avec une clarté persistante, chacune ayant une texture, une forme, un goût et une musique propres, chaque instant remémoré s'offrant avec la même présence, le même vacarme, la même acuité, comme s'ils réclamaient tous d'être choisis même si elle sait bien que tous sont sans doute « plus ou moins hors sujet ». Son regard s'arrête et se concentre sur la boisson qu'Asif tient à la main et elle déclare sans plus hésiter : « Oui, j'ai bu du jus d'orange à la cantine. Normalement, il n'y en a plus quand j'arrive mais aujourd'hui il en restait. »

Elle semble fière de ce petit succès. Il a demandé, elle

a répondu, se conformant au ping-pong ordinaire de la conversation, à cette façon de se renvoyer la balle à la bonne vitesse sans la laisser tomber. Aucun public n'assiste à leur échange mais s'il y en avait, les spectateurs tourneraient la tête à gauche, à droite, puis de nouveau à gauche en même temps que les paroles d'Asif puis les siennes passent alternativement par-dessus le filet invisible de leur conscience respective. Sa réponse n'a certes pas le moindre intérêt à ses yeux, mais elle espère qu'elle en aura pour Asif.

Celui-ci lui adresse un sourire d'encouragement. « C'est bien, ça. Dans notre cantine, au travail, il n'y a même pas de jus d'orange, seulement des smoothies compliqués avec plein de fruits différents. Tu y es déjà venue, tu te rappelles ? » Yasmine répond à son sourire pour le rendre heureux en lui montrant qu'elle l'est mais, distraite par l'importance de lui rendre son sourire, elle en oublie d'écouter ce qu'il raconte et comprend qu'elle a laissé tomber la balle. Plutôt que de trahir son inattention en lui demandant de répéter, elle acquiesce d'un petit bruit qui fait suite à son sourire plutôt qu'il ne l'accompagne. Cela donne à Asif l'impression qu'elle lui répond avec une solennité inutile, mettant par là un terme à leur conversation, si bien qu'il ne tente plus rien lorsqu'elle se remet à gravir les marches. Quelques instants plus tard, il entend, en provenance de sa chambre, le générique familier des *Simpson*, cet air qu'il aimait tant autrefois et qui aujourd'hui lui sort par les yeux.

